

T'es toi quand t'écris

Présenter son œuvre à des élèves avant de les inciter à prendre la plume à leur tour : tel est l'exercice auquel se sont livrés Kossi Efoui et Robert Bober. Avec des fortunes diverses...

Il a une heure de retard. Veste militaire, vareuse déstructurée façon Yamamoto, pantalon lamé seconde peau, Kossi Efoui entre dans la classe, bijouté de près. On dirait qu'il vole, barbiche au vent, sourire aux lèvres, comme un acteur du *Mahabharata* de Peter Brook. Pas un ne bouge. Elèves de troisième au collège Georges-Clemenceau du quartier de la Goutte-d'Or, à Paris, ils ne manqueraient la rencontre pour rien au monde. Sur le brancard des pompiers, venus la chercher à la suite d'un malaise, une adolescente diabétique supplie qu'on attende la fin du cours pour l'emmener à l'hôpital. « *Il nous prend pas de haut* », « *Il nous parle d'égal à égal* »... Kossi Efoui fait l'unanimité dans cette classe à petit effectif, radeau magnifique où s'agrippent des rescapés du naufrage scolaire.

Comme une quarantaine d'autres établissements d'éducation prioritaire établis en réseau « ambition réussite », le collège Georges-Clemenceau a participé à l'opération « A l'école des écrivains, des mots partagés », conjointement pilotée par le ministère de l'Education nationale et la Maison des écrivains. Pour la deuxième année consécutive, des auteurs de toutes plumes ont accepté de travailler dans des classes de troisième, à partir d'un de leurs livres, offert pour l'occasion à chaque élève. Yves Pagès à Saint-Quentin, Camille Laurens à Champigny, Lydie Salvayre à Tourcoing, Daniel Pennac à Nancy, Patrick Deville à Angoulême, Frédéric Ferney à Corbeil-Essonne, Anne Serre à Bondy ou encore Olivier Adam à Saint-Malo : tous se sont prêtés au jeu trois fois dans l'année. Punition pour certains, instant de grâce pour beaucoup, les auteurs avaient une mission commune : confronter les collégiens à des écrits contemporains d'une qualité littéraire exigeante, et leur prouver qu'un écrivain n'est pas forcément mort.

Cela ne fait aucun doute pour Kossi Efoui, vivant entre les vivants, dont l'arrivée dans la classe illumine les visages : « *J'aurais pu vous raconter une histoire incroyable, pleine de suspense et de drôlerie, pour justifier mon retard. Mais mon excuse est tristement banale : mon réveil n'a pas sonné...* » L'auteur togolais de *Solo d'un revenant* et de *La Fabrique de cérémonies* (1) sort un papier froissé et déchiffre à voix haute : « *L'esprit des choses s'étant fait homme se mit à parler une langue étrange, remplie de fleurs et d'images...* » Trois fois de suite, d'une voix chantante et saccadée, accentuant des mots différents à chaque lecture pour laisser toujours plus d'élèves monter dans le train du récit, Kossi Efoui déclame son court conte africain. Il y est question de la parole sans cesse bannie, censurée, ignorée, qui se propage encore et toujours, renaissant de ses cendres malgré une chaîne de massacres acharnés. « *Remarquez comme ça bouge dans ce texte, comme ça insiste, comme ça revient. La parole ressurgit à chaque fois qu'on veut se débarrasser d'elle. Elle réapparaît par des moyens très ordinaires : le repas, la respiration. Tout est mot. Dire, c'est survivre.* »



Kossi Efoui

Dense, virevoltant, magnétique, en quelques phrases étoilées, Kossi Efoui marque les jeunes esprits. Tous boivent ses paroles. Certains griffonnent ses remarques sur un coin de feuille : à coup sûr, elles referont surface ce soir sur des journaux intimes, l'année prochaine dans un cours de français ou dans dix ans, quand la vie confirmera ses dires. C'est cela, une rencontre marquante : quand soudain, dans un silence joyeux, le déclic se fait, la confiance se scelle, l'horizon se dégage. Nul doute que pour cette classe, l'écrit ne sera jamais plus un ennemi. Les résultats du brevet ne monteront pas en flèche, mais une conscience s'éveille : il n'y a pas de plus grande liberté que de maîtriser la parole, pour traduire ses émotions profondes et percevoir celles des autres.

Jugez-en par les devoirs commandés par l'écrivain, notés par oral, avec des sentences rieuses, au laser. Kossi Efoui a demandé à chaque élève d'écrire son autoportrait, en commençant par « je suis », « je ne suis pas ». Assis au fond de la classe, il les invite à dire leur production face à leurs camarades, au tableau : « *Respirez bien, ne pensez pas à la phrase mais au mot. Je vais faire le métronome.* » Mohamed se lève : « *Je ne suis pas une carotte orange mais argentée avec plein de trous. Je ne suis pas une star mais un être exceptionnel.* » Brahim : « *Je ne suis pas un juge car je ne sais pas mettre mes sentiments de côté. Je suis un mouton prêt à aller à l'abattoir.* » N'Deye : « *Je suis un grand château du Moyen Age, dont plusieurs secrets n'ont pas encore été découverts. Je suis un grand livre ouvert, un livre ouvert comme mon cœur.* » Sabah : « *Je suis un jeu qui a perdu toutes ses cartes.* » Makan : « *Je suis à la fois comparable et incomparable. Je ne suis pas cette personne qui veut plaire à tout le monde. C'est certainement pour ça que je peux plaire à n'importe qui.* » Leïla : « *Je ne serai jamais ma mère qui m'a portée neuf mois. Je suis une goutte de pluie qui tombe sur les gens, sans même les mouiller.* » Mariama : « *Je suis un bateau qui dort au-dessous de l'eau et qui se réveille au-dessus de l'eau.* » Jean : « *Je suis le magicien*

qui éblouit les spectateurs en transe, à cause de la scie et de la fille qu'il découpe. » Hamala : « Je suis un pays où la culture est gratuite. »

Total respect sur les bancs de la classe. Pas un ricanement, pas une boutade dans la salle. Le professeur de français, Isabelle Cannoodt, enseigne par choix dans ce collège depuis neuf ans. Elle est de ces figures énergiques, subtiles, respectueuses, qui auraient pu inspirer un film comme *L'Esquive*. Pendant l'heure de retard de son invité, elle a aidé chaque élève à donner le meilleur de lui-même, à se forger une identité littéraire dont il soit fier : « *Le cliché, c'est le plus gros risque ! Livre-toi, il ne faut pas que ton texte ressemble à celui de ton voisin. C'est dommage, tu t'arrêtes juste avant que ça devienne personnel, alors que ce que tu écris est assez beau. Creuse, développe, fais deux phrases au lieu d'une.* »

Kossi Efoui les félicite pour la diversité de leurs images et pour leur sens de la rupture : « *Souvenez-vous : quand on écrit, c'est un peu comme si on avait un petit marteau à la main pour briser les mots. On prend le mot comme un noyau, et on le casse pour en trouver plein d'autres. C'est toujours bien d'avoir au moins deux mots pour dire une chose, et deux significations pour un mot...* » L'exercice a été profitable, monsieur. Les noyaux pulvérisés par Kossi Efoui donneront leurs fruits. En sortant de la salle, Jean, élève d'origine sénégalaise, apprend que son père a reçu un avis de reconduite à la frontière, avant le 10 juin. Passionné de théâtre, c'est un bon élève. La nouvelle assombrit le conte de fées que viennent de vivre ces enfants de la Goutte-d'Or. Le magicien Kossi Efoui n'a pas tous les pouvoirs. Mais il vient de transmettre un précieux secret de défense : la parole.

La courroie de transmission n'est pas aussi bien huilée partout. Invité à Lille, dans une classe de troisième du collège de Wazemmes, l'écrivain Robert Bober en a fait les frais. Pourtant rompu aux échanges à bâtons rompus avec les écoliers et collégiens de France, l'auteur de *Quoi de neuf sur la guerre ?* (2) a essuyé la première déconvenue de sa carrière de patient passeur. Enfant juif caché pendant la guerre, Robert Bober a quitté l'école au certificat d'études, et n'a lu son premier livre qu'à 20 ans : « *J'ai failli lire Les Aventures de Tom Sawyer à l'école primaire. Le maître m'avait donné un exemplaire à partager avec le seul autre enfant qui portait une étoile jaune dans la classe. Mon copain devait le lire en premier, il est parti avec le livre sous le bras. Il n'est jamais revenu. Il a été déporté.* »

Pour que ses élèves comprennent le contexte historique du livre de Robert Bober, le professeur de français branche le lecteur de DVD et montre des témoignages d'enfants juifs sous l'Occupation. L'image d'une femme aux cheveux blancs apparaît, qui évoque ses souvenirs de gamine échappant à une rafle. Elle conclut : « *A cette époque, les enfants n'étaient pas déportables.* » Rires dans la classe : « *Comment ils faisaient, t'imagines ? Ils avaient pas de portables !* » Premier malaise, que Robert Bober fait mine de ne pas entendre, plissant le nez avec une sourde bienveillance. Le professeur serre la vis : « *Sortez une feuille ! Vous allez imaginer que vous êtes un enfant juif dans un camp de concentration, et que vous écrivez à votre meilleur copain...* » Soupis timide de Robert Bober, et ferme suggestion : « *Si je peux me permettre, en camp de concentration, on n'avait pas vraiment le loisir d'écrire à ses amis. A la rigueur, si vous tenez à cet exercice, vous pourriez dire qu'ils sont à Drancy...* » Gloussements d'indifférence, chahut mou, deux élèves comparent leurs muscles, un troisième tire sa table jusque devant Robert Bober, et s'assied dessus, en lui tournant le dos. « *Tu te crois où ?* » hurle le prof, avant de passer derrière chacun pour contempler le vide des feuilles blanches. « *M'sieur, qu'est-ce qui est mieux... "je t'ouvre cette lettre", ou "je t'offre cette lettre" ? Je sais pas quoi mettre, ensuite.* » Et le prof de répondre : « *Ecoute, c'est pas compliqué, tu te mets dans la peau de l'enfant juif qui se remémore ses souvenirs. T'as qu'à écrire "Rappelle-toi les bons repas de Noël que l'on passait ensemble...", par exemple.* » Recroquevillé devant le tableau blanc, Robert Bober essaie d'oublier les circonstances aggravantes du professeur, qui l'avait appelé, quelques jours plus tôt, pour lui demander ce qu'était la rafle du Vél'd'Hiv... Beaucoup d'enfants dorment, couchés sur leur table. Un grand gaillard refait le bandage qu'il a sur la jambe.



Pourtant, Robert Bober en a écuminé, des collèges. Ancien éducateur, embauché sur le tournage des *Quatre Cents Coups* pour canaliser les enfants acteurs, il connaît la jeunesse récalcitrante. En sortant du collège de Wazemmes, établissement flambant neuf inauguré en septembre dernier, il apostrophe malicieusement le principal : « *Il s'est bien amusé, l'architecte, mais il n'a pas pensé aux enfants.* » Il désigne une gigantesque cour interdite aux collégiens, où serpentent des plantes savamment taillées, autour d'une haute cheminée de brique, vestige d'une autre époque.

Dans le train du retour vers Paris, Robert Bober se console en pensant à cette collégienne qui s'était révoltée, lors d'une de ces rencontres scolaires, en 1995 : « *Dans votre livre, tout n'est pas vrai ? Mais alors, j'ai pleuré pour rien !* » Robert Bober lui avait répondu : « *Quand tu écoutes une chanson, tu es émue, alors qu'elle ne raconte pas d'histoire vraie. Un livre, c'est pareil.* »

Les classes se suivent et ne se ressemblent pas. Entre les murs, de la Goutte-d'Or à Wazemmes, l'une chante, l'autre pas. **Marine LANDROT**

(1) Ed. du Seuil.

(2) Ed. P.O.L.